

Des mots pour le dire au féminin : Pleine lune

Sébastien Lavoie

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2015). Des mots pour le dire au féminin : Pleine lune. *Lettres québécoises*, (160), 60–61.

Des mots pour le dire au féminin

Les Éditions de la Pleine Lune fêtent leur quarantième anniversaire. Rencontre avec son actuelle dirigeante qui y œuvre depuis trente-huit ans, Marie-Madeleine Raoult.

On dit que c'est lors d'une lune ronde que furent fondées les Éditions de la Pleine Lune, mais, selon Marie-Madeleine Raoult, cela relève de la légende urbaine et n'explique pas son nom, beaucoup plus imagé. « La pleine lune fascine, ouvre les portes de l'imaginaire, du rêve. Son mystère a de tout temps inspiré les écrivains et les poètes. Depuis la nuit des temps, on lui accorde des pouvoirs magiques. » Et la lune est aussi l'astre féminin par excellence. Son apparition tous les vingt-neuf jours rappelle le cycle lunaire du corps des femmes.

Et c'est bien de femmes et uniquement de femmes qu'il était question lors de la fondation des Éditions de la Pleine Lune par l'auteure Marie Savard, l'imprimeure Ginette Nault et quatre prête-noms. Madame Savard avait vu son manuscrit, *Le journal d'une folle*, être refusé par une pléthore de maisons d'édition et avait alors pris conscience que le monde de l'édition était un monde d'hommes. Elle avait vu un manque de sensibilité à l'égard des sujets féminins alors même que l'écriture des femmes connaissait un boom. Il y avait un besoin manifeste : « Le rapport au corps est différent. Donc le rapport à l'écriture et à la vie est différent. On est aussi dans des positions différentes dans la société et notre écriture est aussi nécessairement porteuse de cette expérience-là. »

Décrétée par l'UNESCO « Année de la femme », 1975 a donné lieu à des programmes de subventions liés à des initiatives touchant à la condition féminine, programmes qui sont directement responsables de la fondation des Éditions de la Pleine Lune. Les femmes se donnaient donc une première maison d'édition gérée par des femmes et qui se voulait au service de l'écriture de celles-ci.

En vertu du rôle qu'ont joué les Éditions de la Pleine Lune, et ensuite les Éditions du Remue-ménage, les autres maisons d'édition ont peu à peu ouvert leurs portes aux femmes. « Après 1975, il y a eu une sorte de mode. Des collections se sont ouvertes un peu partout. » Et ces collections ont vécu le temps qu'ont duré les années quatre-vingt. Elles se sont ensuite fondues dans l'ensemble du corpus des maisons d'édition. C'est donc à ce moment-là que l'écriture au féminin s'est institutionnalisée et que la Pleine Lune a perdu sa raison d'être première.

« La société s'est dépolarisée et on s'est interrogé : pourquoi se priver de l'apport de 49 % des écrivains qui pourraient nous intéresser si les autres maisons d'édition faisaient maintenant la part belle aux femmes ? » La Pleine Lune s'est ouverte aux hommes en 1992 avec la publication d'un premier écrivain, Alfred de Musset. Plus précisément sa correspondance amoureuse avec George Sand, préfacée par Françoise Sagan. Pour un premier titre, on aurait pu choisir pire...

Une éditrice appelée et engagée

Marie-Madeleine Raoult est entrée aux Éditions de la Pleine Lune en 1977. Elle y est arrivée en répondant à un appel de textes de fiction traitant de l'imaginaire et de la maladie mentale (les deux tiers des patientes en psychiatrie étaient alors des femmes). C'est à ce moment-là que Marie Savard l'a invitée à se joindre à cette toute petite maison d'édition qui ne comptait alors que deux ouvrages publiés (l'autre livre était un recueil de poésie de Germaine Beaulieu).

Les instigatrices de la Pleine Lune, Marie Savard ainsi que Thérèse Dumouchel arrivées en 1976, n'étaient pas des éditrices dans l'âme. Dès 1979, après la parution de seulement quatre titres, elles ont évoqué la possibilité de mettre la clé dans la serrure : la maison était plombée par certaines dettes et les éditrices voulaient retourner à l'écriture.

Marie-Madeleine Raoult s'est alors récréée : « On ne peut pas faire ça, c'est un outil indispensable ! » Plutôt que de fermer la maison d'édition, la diplômée en études littéraires de l'UQAM aussi formée en administration a proposé aux éditrices de garder la maison et d'assumer seule sa dette. Tout de même, Marie Savard et Thérèse Dumouchel sont restées proches de la maison d'édition et Marie-Madeleine Raoult a pu compter sur leur appui jusqu'au



milieu des années quatre-vingt : petit à petit, les premières dirigeantes se sont désintéressées du sort de la maison d'édition.

Au cours des années, la Pleine Lune a publié toutes sortes d'essais, notamment de la psychanalyse avec les livres de Ginette Pelland. Mais elle a décidé de laisser à Liber ce champ d'expertise et n'en publie plus depuis le

milieu des années quatre-vingt-dix. La Pleine Lune publie aussi des livres que son éditrice qualifie d'« anthropologie naïve », des questions de société si l'on préfère : le racisme ordinaire, l'amour de l'argent, la question palestinienne, le nucléaire, la violence conjugale. Marie-Madeleine Raoult estime que ces titres représentent de 15 à 20 % du catalogue. « Ce sont des sujets qui nous intéressent et que l'on aborde différemment. »

Madame Raoult se définit-elle comme une éditrice engagée ?

Oui, dans le sens que nos livres s'interrogent sur la société, s'attachent à développer un esprit libre et critique par rapport aux injustices comme la pauvreté et le racisme. À tout ce qui brime l'individu... Tout le monde cherche le bonheur, mais on se met des barrières. Et il faut essayer de les bousculer, de les renverser. Ce que font les auteurs, même dans la fiction. Peut-être qu'on est sensibles un peu à ça. Sous les récits ou à l'intérieur d'un roman, il faut qu'il y ait quelque chose qui vienne brasser la cabane. Je pense que c'est toujours présent.



MARIE-MADELEINE RAOULT

Et même si la Pleine Lune ne publie plus exclusivement des femmes, Marie-Madeleine Raoult reste une éditrice féministe : « Les hommes que l'on publie ne sont pas des machos. Ce sont des frères, des amis. »

Jusqu'au milieu des années quatre-vingt, chaque texte de la collection « Théâtre et textes dramatiques » était précédé de ces mots : « Tenues à distance de l'écriture aussi bien que de nos corps, les Éditions de la Pleine Lune se veulent un instrument au service de la parole des femmes pour explorer notre imaginaire, nommer le non-dit de notre identité singulière et collective. » L'éditrice a choisi d'abandonner ce texte parce qu'elle trouvait qu'il « fallait que la fiction porte ce propos, mais sans verser dans le manifeste ». « On s'est dit que la littérature dépassait cela et qu'elle devait être porteuse par elle-même de ce qu'elle contenait. »

Pour la littérature

Des quelque 235 titres que compte le catalogue, environ 200 sont encore actifs.

Je trouve que c'est important de les garder actifs parce qu'on est à l'époque de l'éphémère. Le livre, c'est une parole, un regard sur le monde, des interrogations... Un éditeur s'inscrit dans un courant presque contraire à celui du monde dans lequel on vit. Le livre restera toujours le lieu de la pensée et il est, à tout le moins pour la culture, essentiel. Autrement il n'y a plus de pensée, plus de liberté.

Les Éditions de la Pleine Lune, dit son éditrice, participent d'une volonté de résister au livre-marchandise. « On effectue le travail qu'effectue toute maison d'édition pour publiciser les livres, les rendre accessibles physiquement dans les librairies, mais je dirais que l'on résiste à la tentation de faire du livre une marchandise. »

Libre de dettes à long terme, la maison d'édition indépendante peut publier « demain matin » ce qu'elle veut « sans sacrifier la qualité pour la rentabilité ». La littérature populaire a sa place, me dira l'éditrice, « mais

chez nous, pas tellement ». Parce qu'en général la littérature populaire prend déjà beaucoup trop de place. « C'est-à-dire que la littérature devient un simple divertissement alors qu'elle n'est pas que cela » et il est important, selon elle, que l'édition ait des lieux qui envisagent la littérature autrement que comme un divertissement.

Pas étonnant que l'éditrice ait quelques récriminations envers le système de subventions de la SODEC :

Je trouve que c'est un peu lamentable parce que leur appui à l'édition s'établit au prorata des ventes. Ça ne tient pas compte de la mission culturelle d'un éditeur, mais témoigne d'une orientation plus mercantile. La qualité d'un livre ne se mesure pas seulement aux ventes qu'il fait. On espère toujours faire le maximum, mais ce n'est pas toujours le cas. La rentabilité d'un livre ne doit pas se faire au détriment de la qualité, car à ce moment-là on ne parle plus d'édition.

Pour l'éditrice, ce qui compte, c'est la façon dont l'auteur se sert de la langue. « Parce que les histoires, elles sont à peu près toutes les mêmes. » On redit depuis les Grecs anciens que tout a été dit, on répète depuis toujours que tous les romans sont dans le dictionnaire, dans le désordre. « Ce qui est fabuleux, c'est que chaque auteur, avec la même langue, arrive à des résultats

différents... c'est magique ! C'est chaque fois une aventure de suivre un auteur dans son univers, de voir comment il construit son récit. »

C'est en 1996 que les Éditions de la Pleine Lune se sont ouvertes aux auteurs canadiens-anglais avec la parution d'un premier ouvrage de Trevor Ferguson. Les droits du livre se sont ensuite vendus en France où l'éditeur a publié le texte sans toucher à la traduction. « Il y a un préjugé qui ne tient plus sur les traductions faites au Québec », note avec une certaine fierté l'éditrice. On a accompli du progrès !

Et l'avenir ? « On doit maintenir le cap sur la qualité et continuer de gérer avec prudence. Aussi, je me donne encore dix ans pour vraiment construire une relève afin que la maison traverse le temps pour les quarante prochaines années. »

Denis Vaugeois, membre honoraire de l'ANEL

INFOCAPSULE

En septembre dernier, l'Association nationale des éditeurs de livres décernait le titre de membre honoraire à Denis Vaugeois, personnalité marquante du monde de l'édition. Les gens qui n'ont pas de lien direct avec le monde de l'édition ignorent peut-être que Denis Vaugeois, ministre des Affaires culturelles de 1978 à 1981, a fait voter la Loi (51) sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre. Cette loi a littéralement changé la dynamique du livre par exemple en obligeant les écoles à acheter au prix de détail les livres scolaires et à le faire en s'approvisionnant chez les libraires de la région. Quelque temps après cette annonce paraissait dans *Le Devoir* du 24 septembre un article intitulé « Tous pour la loi 51 », dans lequel il était dit que l'ANEL reconnaissait la pertinence et l'importance de cette loi. En tant que président de l'ANEL, de 2000 à 2004, M. Vaugeois a contribué à la nomination de Montréal, Capitale mondiale du livre en 2005-2006. De même, il a moussé la candidature de Montréal pour la tenue du Symposium sur le droit d'auteur en 2006. Félicitations, M. Vaugeois. C'est un honneur bien mérité. **A.V.**